

FEUILLETON DU "SAMEDI" 22 JUILLET 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXV — CONFRONTATION

(Suite)



— Oni, baron de Chancel, vous êtes un misérable et un lâche !...

— Elle te dirait que, chaque jour, elle a connu une nouvelle souffrance, une nouvelle torture !

— Elle te dirait que si elle est morte quand elle était encore si jeune et si belle, c'est que, grâce à toi, elle n'avait plus la force, plus le courage de vivre !

— Voilà pour cette martyre !...

— Passons à tes autres victimes... passons à Yvonne... à ma fille !

Et avec force, comme s'il voulait que chaque mot qu'il prononçait fût un coup de poignard pour le baron :

— Oui, ma fille !... ma fille ! poursuivit-il. La fille de cette malheureuse femme que tu torturais avait eu la faiblesse d'aimer...

Oh ! que tu l'aies chassée de ton toit... que tu l'aies chassée de ta maison quand un jour tu as tout appris... quand un jour tu as su qu'elle n'était pas ton enfant... oui, cela peut s'expliquer, cela peut se comprendre.

— Mais ce qui ne se comprend pas, misérable, mais ce qui ne s'excuse pas, c'est la haine féroce avec laquelle tu t'es acharnée sur elle, sur elle pourtant innocente !

— Oh ! je ne sais pas si elle oubliera... je ne sais pas si elle te pardonnera... mais ce que je sais bien, c'est que si, tout à l'heure, je n'ai pas le plaisir de te tuer...

Tous venaient de tressaillir, et le baron de Chancel lui-même semblait être devenu plus pâle.

— Comme je te tuerai, si tu n'es pas le dernier des lâches !... ce que je sais bien, c'est que, moi, je n'oublierai jamais !... c'est que moi, je ne pardonnerai jamais !...

— Non, jamais je n'oublierai le château de Morgoff !

— Non, jamais je n'oublierai l'atroce supplice que tu lui as fait subir... l'épouvantable agonie que tu lui as fait endurer !

— Non, jamais je n'oublierai les larmes que tu lui as fait verser... les désespoirs dans lesquels tu l'as plongée !

— Non, jamais je n'oublierai que, pour te venger de moi, c'est elle que tu as frappée... c'est elle que tu as torturée !

— Non, jamais je n'oublierai que pour me séparer d'elle... que pour me ravir l'immense joie que j'avais eue de la retrouver... que pour me voler l'immense bonheur de pouvoir vivre mes derniers jours avec elle, tu l'as enterrée toute vivante dans cette tombe !...

Puis se retournant vivement et saisissant par le bras le petit Maurice ;

— Approche-toi !... Viens, dit-il.

Et le montrant au baron, tandis que dans sa voix grondait de seconde en seconde une colère plus grande, plus violente :

— Et cet enfant, le reconnais-tu ? lui cria-t-il. C'est le fils d'Yvonne !... C'est mon fils !

— Demande-lui aussi tout ce qu'il te doit de chagrins... tout ce qu'il te doit de douleurs !...

— Grâce à toi, il a connu des heures si terribles qu'il n'en pourra jamais perdre le souvenir !...

— Grâce à toi, j'ai passé des nuits à épier son souffle... des nuits pendant lesquelles, à chaque minute, je songeais qu'il allait mourir !

— Une de tes victimes aussi, bandit !... une de tes victimes comme cette pauvre enfant... comme cette pauvre petite Suzanne dont ton crime horrible, dont ton crime infâme a failli tuer la mère !...

— Oui, tu as failli tuer cette malheureuse femme en lui enlevant son enfant... en te faisant le complice de cet infâme, de ce monstrueux comte de Guérande qui aura aussi, un jour ou l'autre, des comptes à me rendre... le complice de ce lâche qui ne m'échappera pas toujours, et que j'aurai peut-être bien la joie de tuer aussi avant que tu ne lui sacrifies ta fille... avant que tu ne lui sacrifies Adrienne !...

Puis s'interrompant brusquement :

— Mais c'en est assez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il. Je t'ai rappelé tes infamies... l'heure est venue de te les faire expier !...

Et comme à ces mots, prononcés avec un calme effrayant, le baron de Chancel n'avait pu s'empêcher de tressaillir.

— Oh ! rassure-toi ! reprit vivement le père d'Yvonne avec un accent et un sourire pleins de mépris. Le comte de Belleruche n'assassine pas, et je n'entends pas te tuer sans que tu te défendes.

— Mais M. le comte de Chaverny voudra bien nous prêter des armes... et ces messieurs, — ajouta-t-il en montrant le marquis de Prades et le comte de Rouvière, nous serviront de témoins. — Eh bien ?

Et tandis qu'un nouveau silence se faisait et que, les bras croisés et redressant encore sa haute taille, le comte de Belleruche, le regard de plus en plus menaçant, attendait la réponse du baron de Chancel, André de Chaverny venait de faire lentement quelques pas vers le fond de la chambre où, entre deux portraits de famille, étincelait une magnifique panoplie.

Il en décrocha deux épées, puis, sans dire un mot, il vint les jeter sur la table.

D'un bond, M. de Belleruche se saisit de l'une d'elles, montrant l'autre au baron :

— Eh bien, fit-il, j'attends encore que tu parles !... J'attends encore que tu répondes !... Te décideras-tu, lâche, ou faudra-t-il que je te crache au visage !...

Et comme c'était toujours le même silence :

— Soit !... Oh ! j'ai de la patience ! ajouta le père d'Yvonne avec un petit rire aussi terrible qu'un sifflet. Mais aussi vrai que je m'appelle le comte de Belleruche... et aussi vrai que tu es le plus infâme des gredins, tu te battras, je te le jure !

— Car, vois, il y a trop longtemps que je te cherchais... trop longtemps que j'attendais ce moment-là... trop longtemps que j'attendais de pouvoir enfin te payer la dette que je te dois... de pouvoir enfin te punir et me venger !...

— Et maintenant que ce moment est enfin venu... et maintenant que cette heure a enfin sonné... et maintenant que nous sommes enfin en face l'un de l'autre... maintenant que je te tiens, je te laisserai partir ainsi... je te laisserais m'échapper ainsi !

— Allons donc !

— Je ne suis pas encore assez fou, assez stupide !...

— Prends donc cette épée et suis-moi !... Oui, suis-moi ou prends garde que la colère ne m'aveugle et que je ne te tue comme un chien !...

Et l'œil du comte était si terrible que l'on voyait bien que ce n'était pas là une vaine menace...

Mais à peine venait-il de prononcer ces derniers mots qu'il eut un cri de joie...

D'un bond, le baron de Chancel venait de s'élancer vers la table.

— Enfin ! tu te décides donc ! s'écria M. de Belleruche.

Mais, soudain, il resta tout saisi.

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.